

Le génie du lieu

Les solidarités mystérieuses de Pascal Quignard, Gallimard,
252 p.

Guillaume Asselin

Numéro 241, été 2012

Littérature, métaphysique, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67231ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselin, G. (2012). Le génie du lieu / *Les solidarités mystérieuses* de Pascal Quignard, Gallimard, 252 p. *Spirale*, (241), 51–53.

note que la cardiognosie mobilisée est moins illusoire qu'on pourrait le croire au premier abord parce qu'elle ne porte pas sur des pensées, mais sur des volontés. Étant donné que la volonté induit nécessairement un projet se déroulant dans une série d'actions, il serait possible de connaître les volontés secrètes de notre prochain alors qu'une telle connaissance serait impossible dans le cas des pensées. Ainsi, selon les états mentaux que l'on considérerait, la cardiognosie serait plus ou moins difficile. Ceci nous laisse espérer une nouvelle littérature, à visage humain, qui, après s'être vautrée dans la pseudo-évidence de la

solitude des consciences, nous proposera une cardiognosie plus humble et modeste, capable de respecter le secret de l'intériorité de l'autre tout en reconnaissant que, parfois, nous parvenons à percer le mystère de notre prochain. Loin de contredire la thèse de l'origine théologique du roman, un tel déplacement ne ferait d'ailleurs que la confirmer. Après tout, en passant du cœur à l'expressivité du corps, se pose inévitablement la question de l'incarnation qui, tout en recoupant l'une des préoccupations les plus actuelles de la littérature contemporaine, témoigne aussi de ses racines bibliques. †



DOSSIER

Le génie du lieu

PAR GUILLAUME ASSELIN

LES SOLIDARITÉS MYSTÉRIEUSES de Pascal Quignard
Gallimard, 252 p.

Elle aimait ce lieu. Elle aimait cet air si transparent, par lequel tout était plus proche. Elle aimait cet air si vif, où tout s'entendait davantage.

— Pascal Quignard

Le Génie du lieu, chez les Anciens, désigne le pouvoir qu'un site ou une ville a sur ceux qui l'habitent ou viennent le visiter. Symboles de l'être spirituel rayonnant sous l'écorce du visible, les *Genii*, dans la mythologie, sont des entités qui s'attachent à une grotte, une montagne, un rocher, un lac, une rivière ou un arbre qu'ils vitalisent et sacralisent par leur présence discrète, secrète. Ils veillent sur l'immense trésor du dehors sous forme de fées, d'elfes ou de nymphes, à moins qu'on ne préfère les imaginer sous l'espèce de trolls, de gnomes ou de farfadets. Fondus dans l'eau soyeuse d'un ruisseau, tissés aux branches ou aux bruyères, frémissant sous les feuilles du chêne, ils font chanter la terre, la lumière et les pierres. Les Romains les connaissaient sous le nom de *lares*. Présidant à l'origine aux travaux des champs, leur domaine s'est progressivement étendu aux foyers, aux carrefours et aux enclos domestiques. Si l'étymologie du mot peut renvoyer à l'étrusque *lars* (seigneur), il n'en reste pas moins voisin de *larva*, qui désigne le spectre – d'où leur qualité fantomatique. Ce sont, dans le visible, les émissaires de l'invisible.

RETOUR AU PAYS D'ENFANCE

Tout, dans *Les solidarités mystérieuses*, appelle le Génie du lieu. Si ces « solidarités mystérieuses » désignent les liens

énigmatiques qui peuvent se tisser entre les gens, nommément entre une sœur et un frère (c'est un des nœuds du roman), elles désignent tout aussi bien, de façon plus secrète, les relations des êtres aux lieux qu'ils habitent et qui les habitent. À 46 ans, Claire décide de tout quitter (la ville, la villa, les voyages, son métier de traductrice, ses proches...), afin de retrouver les paysages de sa Bretagne natale. Élisant domicile dans une ferme à l'abandon héritée de son ancien professeur de piano — sise au-dessus du port de La Clarté, au milieu de la lande baignée d'embruns et de rosée, dissimulée sous les frondaisons d'un petit bois de noisetiers —, elle se laisse peu à peu réabsorber par l'esprit des lieux. « *Femme des tertres* », « *amie des Houles* », elle marche sans cesse, quinze, seize heures par jour, vit dehors, en plein air, arpente la lande et le rivage, trace des chemins clandestins. Des images de son passé remontent, des voix, des parfums.

Elle retrouve son ancien « amoureux », Simon Quelen ; pharmacien réélu maire de La Clarté, il est désormais marié et père d'un garçon. Partis chacun de leur côté pour le baccalauréat — elle à Caen, lui à Rennes —, ils ont fini par se perdre de vue. C'était et c'est resté jusqu'à ce jour du retour l'unique amour de sa vie. Tous deux s'aiment d'un amour impossible. Un charme semble les séparer sur la frontière même du toucher. C'est une chose qu'elle a découverte à treize ans : il suffit qu'ils s'effleurent pour qu'elle soit prise d'une « *faiblesse insensée* », d'une « *atonie [...] presque évanescente, extrêmement ancienne, presque plus ancienne que le sommeil* ». Comme le chaman de la scène du puits qui, dans la grotte de Lascaux, tombe à la renverse, sexe érigé, devant un bison éventré par une sagaie, elle perd connaissance chaque fois qu'elle le devêt et le voit

nu. Comme si un interdit magique les empêchait de « se connaître » au sens biblique, comme si la connaissance, à l'orée du toucher, coïncidait sexuellement avec sa perte.

UNE OMBRE ERRANTE

La femme de Simon, Gwenaëlle, incendie un matin la ferme dont Claire a fait son logis. Simon demande à ce qu'ils ne se revoient plus. Tous deux en seront quittes pour s'aimer de loin, s'observant dans la distance, elle juchée comme un oiseau sur la falaise, lui tournant en rond dans sa chaloupe, faisant semblant de pêcher. Il finira par se suicider en mer. Mais l'amant ne disparaît que pour reparaître autrement. Il devient, au sens propre, le Génie du lieu, qui veille sur Claire et elle sur lui : « *Il est là avec elle tout le temps. Et réciproquement : elle est avec lui tout le temps. Elle s'occupe de lui. Il est devenu la baie.* » Chaque jour elle va s'asseoir dans son ombre, dans l'ombre de la baie, de la naissance du soleil aux derniers rayons, jusqu'à ce qu'à son tour elle devienne la baie et aille rejoindre Simon parmi la mousse, les feuillages et les papillons, se laissant aller « *comme bois flotté* ».

Une solidarité mystérieuse s'établit ainsi entre elle et le spectre, entre la maîtresse de la lande et le génie du lieu. C'est à lui, désormais, qu'elle adresse tous ses gestes, au point où son frère, marchant à ses côtés, perçoit une sorte d'aura autour de son corps, « *comme une vague circulaire* », un « *cercle magique* » par quoi la présence du fantôme se manifeste. Elle développe une passion démesurée pour les lieux, tous les lieux, les lieux les plus sordides comme les plus minuscules, qu'elle nettoie et entretient avec déférence, ayant pitié de tout, « *des mares, des mouettes, des bambous, des arbres, des pierres* ». Aux yeux de Jean, prêtre de sa fonction et amant de Paul, le petit frère de Claire, il apparaît qu'elle suit bien plus le chemin d'un « *autre monde que celui de son amour* ».

L'AUTRE MONDE

Et ce sont effectivement les lieux d'un autre monde qui brillent sous le lichen, le quartz, le petit buisson jaune ou la « *haie merveilleuse* » que forment les tournesols alignés sur la crête du plateau, cependant qu'elle se transforme, dans la lumière du couchant, en une mince « *frontière d'or* » ; je pense encore à ce « *chemin de cristal* » que dessinent, sur la laisse de sable, les coquilles et les pierres couvertes de grésil dans le froid de l'aurore. Comme dans les romans de chevalerie, c'est presque sans s'en rendre compte qu'on passe la frontière séparant ce monde-ci de l'autre monde : il suffit de sauter un gué ou de passer sous quelque arceau forestier pour se retrouver soudain au pays des merveilles, cependant que le décor s'irise sous l'effet d'une lumière plus intérieure. Une scène semble même récrire le passage où Perceval s'imisce dans la brèche d'un rocher pour découvrir, sur l'autre versant de la colline, le château du Roi-Pêcheur au creux de la vallée. Voici Claire engagée dans une brèche ouverte à même la paroi de grès où l'a conduite un chant mystérieux qu'elle a entrepris de remonter à sa source : si longue et mince qu'elle soit, il lui faut se reprendre à deux fois et se tortiller comme un ver pour par-

venir enfin à passer *de l'autre côté*. Un sentier étroit, défendu par des chardons et des orties, la mène à une barrière couverte d'or, qui apparaît comme la seconde enceinte de cet autre monde où elle est entrée. Au loin, une maison à flanc de falaise. Elle s'avance. La porte-fenêtre est grande ouverte. C'est de là que provient le chant. Un homme est au violoncelle, de profil, en face de la femme dont Claire ne voit pratiquement que le dos. Une autre femme, plus âgée, les accompagne au piano. Claire leur sourit. L'homme au violoncelle lui fait signe d'entrer en montrant le canapé. Elle s'assoit, ferme les yeux et laisse son âme s'initier à la beauté jouée.

On est bien là dans la Bretagne enchantée des contes et des légendes, où les *genii* se fondent dans le paysage, dissimulés sous les formes les plus anodines et les plus naturelles. Les toponymes témoignent explicitement de leur présence en filigrane. Ainsi est-ce tout près de la grotte de la Goule aux Fées, au-dessous de La Clarté, qu'on retrouve le corps de Simon, durant l'été 2010, déchiqueté par les roches, mangé par les poissons ; c'est aussi là que les frères Lumière, durant l'été 1877, ont fait les premières photographies en couleurs du monde : comme si le corps du maire de La Clarté était une image fantôme venue s'échouer, 133 ans plus tard, à l'orée de la chambre noire de la grotte pour être enfin développée dans la lumière du jour, passée par le bain révélateur des eaux salines.

LE TEMPS DE L'AVENT

Comme dans les romans de la Table ronde, également, le cours du temps n'acquiert de « sens » qu'en s'insérant dans le Grand Temps du calendrier liturgique. Les scènes clés du roman s'inscrivent toutes entre l'Ascension et la Pentecôte, comme pour signifier qu'il va là d'un temps rédimé. L'allusion à la résurrection est explicitée au moment où Paul remet à sa sœur, pour son anniversaire, une ardoise de lignolet achetée dans un bric-à-brac. Là où Paul avait cru y voir représentée une femme sortant d'un puits, sa sœur lui montre une femme émergeant du tombeau. Extraordinaire lapsus visuel, qui métamorphose une tombe en un puits de magie. Nouvelle allusion voilée aux contes de Bretagne où les puits sont réputés être la demeure des esprits, des génies, des nymphes ou des fées – d'où le nom de « puits des Fées » ou « puits de la Dame » dans de nombreuses régions de France. S'enfonçant dans les profondeurs de la terre, ils font office de « ponts » entre le monde de la surface et le pays souterrain des morts.

Trois grosses pierres couchées, allant de la chapelle de Notre-Dame de La Clarté jusqu'à la pointe au-dessus de la mer, marquent cette intrication du temps messianique et du temps païen, si caractéristique de la littérature arthurienne. Si elles sont « *beaucoup plus anciennes que le monde chrétien* », il n'en reste pas moins que sur l'une ont été gravés les instruments de la Passion de Jésus – auxquels répond, sur une autre, une hache entourée de serpents ou de vagues. Claire aime ressentir ce temps très ancien, « *ce temps qui s'anime dans le soleil, ce temps qui précède la vie, ce temps qui soulève les vagues de la mer, ce temps dont parle*

sans cesse Jésus, temps de l'Avent, temps qui arrive et qui n'est jamais là, [...] temps qui se perd sans fin, [...] perspective dépourvue d'horizon qui s'enfonce dans l'infini, extase basculant sans fin son étrange poussière dans le ciel ». Elle fait elle-même office de cadran solaire, établissant, dans l'espace, des haltes où le temps vient se recueillir et elle en lui. Directement reliée au soleil, elle a « l'heure absolue », comme on dit de musiciens qu'ils ont l'oreille absolue.

C'est un sacré élémentaire, cosmique, qui s'inscrit ainsi dans les matières les plus anciennes, les plus archaïques, où Dieu lui-même apparaît « de plus en plus vieux » — « si ancien dans le plus petit morceau du lichen, dans l'ongle qui le soulève, dans l'œil rond, fruit du soleil, qui s'en approche ». Claire, en vieillissant, se fond toujours plus profondément dans le décor, dégageant désormais une douce odeur « de sueur, de foin, de sel, d'iode, de mer, de granite, de lichen ». Méditant parmi les rochers, elle fait corps avec le Tout existant, jusqu'à incendier le temps : « Elle était cette flamme blonde et blanche mêlée à son buisson. Elle faisait brûler le passé en lui-même comme font les étoiles, qui sont elles aussi, tout simplement, le passé qui brûle. »

Dans cette opération de combustion, c'est aussi bien son corps grossier qu'elle fait s'évaporer, afin que du tombeau de chair se dégage ce corps subtil qui lui permettra d'intégrer définitivement le lieu dont elle aura été la gardienne silencieuse, l'infatigable veilleuse. À sa bonne, elle n'apparaîtra plus, à la fin, que comme une ombre qui se transporte si légèrement sur les choses qu'on n'entend plus son corps

peser sur les marches lorsqu'elle monte l'escalier. C'est peut-être une façon de coïncider avec le surnom que sa mère lui donnait : Chara (« grâce », en grec). Aux yeux de Simon, du temps de leur premier amour, elle ressemblait déjà à « une radio des poumons ». Sans doute y a-t-il trop de force en elle, comme l'observe son cousin, Philippe Methuen, pour qu'elle ne se consume pas sous l'action du feu sacré qui l'habite. C'est lui que son frère voyait briller dans ses yeux lorsque, plongée dans la concentration, s'enfonçant en elle-même, dans ce monde interne où loge l'autre monde, ils passaient du noir au jaune et que son regard, soudain fixe, devenait dur, s'emplantant « d'une eau méchante, féroce, brasillante, scintillante ».

Il aurait encore fallu parler de la mort du père, du suicide de la mère, de la fille de Claire, de la relation homosexuelle de Paul et du prêtre Jean, du lien si particulier entre la sœur et le frère. Mais comme celui-ci a toujours vécu dans l'ombre de celle-là, on préférera encore l'y laisser, un temps, avec les autres. Qu'il suffise, pour conclure, d'observer que ce « roman » constitue, à sa façon et bien que ce ne soit jamais dit, un nouvel appendice de ce *Dernier royaume* dont l'écrivain recueille, depuis plusieurs années déjà, les lueurs et les éclats mordorés — toujours avec la même passion, le même génie. Chaque mot semble s'ouvrir comme un bouton d'or, chaque image, longtemps méditée, est une manne pour l'âme assoiffée. De Quignard dont chaque paysage est une joie, un ravissement, on peut dire qu'il a, plus que tout autre, le génie du lieu. †

Pèlerinage métaphysique

DOSSIER 

PAR GILLES DUPUIS

LE PÈLERIN de Fernando Pessoa
La Différence, 89 p.

Ces dernières années, la publication des inédits de Fernando Pessoa se multiplie dans son pays d'origine et à l'extérieur de ses frontières. Un certain nombre de ces textes, rédigés dans l'une ou l'autre des deux langues « littéraires » de l'auteur (l'anglais et le portugais), sont aussitôt traduits en français et paraissent dans diverses maisons d'édition parisiennes plus ou moins connues. De ce lot se détache *Le Pèlerin (O Peregrino)*, un curieux « récit initiatique » paru en 2010 aux éditions La Différence (la version originale avait paru l'année précédente chez l'éditeur portugais Mealibra) dont la date de composition remonterait à 1917, soit à une époque où l'écrivain hétéronymique, qui se livrait déjà à des « communications médiumniques »,

s'intéressait tout particulièrement à la Kabbale, la maçonnerie et les rosicruciens, se définissait comme un « chrétien gnostique » soucieux de fonder une religion nationale — « sébastianiste » — sans Dieu ni Messie, et s'adonnait à une forme inusitée de « métaphysique récréative ». Ces informations précieuses, recueillies dans la riche préface de Teresa Rita Lopes, sont en partie corroborées par le conte, ou mieux la fable, que nous livre Pessoa dans ce court récit *déroutant*. Déroutant, car il s'agit en définitive de suivre une route qui ne mène nulle part, sinon au point de départ qui n'en est plus un une fois atteint. La difficulté du texte ne réside pas tant dans sa matière « métaphysique », bien que cette dernière soit alambiquée à souhait, que dans le